

A N N A L E S  
**BRETAGNE**  
PAYS DE L'OUEST

## **Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest**

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

**117-2 | 2010**

**Varia**

---

# Les Noirs en Haut-Poitou au XVIII<sup>e</sup> siècle

**Sébastien Jahan**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1768>

DOI : 10.4000/abpo.1768

ISBN : 978-2-7535-1518-5

ISSN : 2108-6443

### **Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

### **Édition imprimée**

Date de publication : 10 juillet 2010

Pagination : 57-68

ISBN : 978-2-7535-1214-6

ISSN : 0399-0826

### **Référence électronique**

Sébastien Jahan, « Les Noirs en Haut-Poitou au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 117-2 | 2010, mis en ligne le 10 juillet 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1768> ; DOI : 10.4000/abpo.1768

---

© Presses universitaires de Rennes

# Les Noirs en Haut-Poitou au XVIII<sup>e</sup> siècle

Sébastien JAHAN

Maître de conférences en histoire moderne  
GERHICO – université de Poitiers

« Regarde le nègre!... Maman, un nègre!... Chut! Il va se fâcher... Ne faites pas attention, monsieur, il ne sait pas que vous êtes aussi civilisé que nous<sup>1</sup>... » Vers le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, Frantz Fanon se fait le témoin de la souffrance du Noir, sans cesse ramené par le regard des Blancs à sa différence tégumentaire. Une peau qui agit comme une sorte de filtre dans la perception d'Occidentaux qui, comme cette femme, éprouvent le besoin de se défendre d'être racistes quand ils ne s'étonnent pas qu'un homme de couleur puisse parler correctement le français, être cultivé, écrire des livres, etc.

Dans un environnement blanc européen, le Noir est sans doute la minorité la plus « visible » et, peut-être aussi, en raison de l'histoire, – celle de la traite négrière et de la colonisation –, la plus « marquée » par le préjugé comme par la mauvaise conscience. Le paradoxe de cette visibilité individuelle est qu'elle se double d'une tout aussi patente invisibilité collective des Noirs dans la société française contemporaine, à la fois en tant que groupe social (à la télévision, dans la publicité, la classe politique, les élites sociales et intellectuelles, etc.) et en tant qu'objet d'étude. Comme l'a remarqué l'historien Pap Ndiaye<sup>2</sup>, on publie certainement plus d'études en France sur les Noirs américains que sur ceux qui vivent ou ont vécu dans notre pays. L'apparition de travaux universitaires sur les Noirs de France est un phénomène plutôt récent, qui s'est accéléré depuis une dizaine d'années avec l'émergence d'une « question noire » dans le pays, au fil d'événements comme le 150<sup>e</sup> anniversaire de l'abolition de l'esclavage, la loi de mai 2001 (dite loi Taubira) reconnaissant l'esclavage comme crime contre l'humanité, la candidature de cette même Christiane Taubira à l'élection présidentielle de 2002, la création du CRAN (Conseil représentatif des associations noires de France) en novembre 2005, ainsi que, régulièrement, les

---

1. FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952, p. 91-92.

2. NDIAYE, Pap, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, p. 18.

débats et conflits mémoriels autour de l'histoire de la colonisation et de l'esclavage<sup>3</sup>.

Curieusement, la période historique qui a le plus profité de ce regain d'intérêt pour la minorité noire de France semble bien être le XVIII<sup>e</sup> siècle, phase d'apogée du trafic négrier mais aussi point de départ de la présence en nombre significatif des gens de couleur sur le territoire de la métropole. Grâce aux travaux d'Erick Noël<sup>4</sup>, de Pierre H. Boulle<sup>5</sup> ou encore de Marcel Koufinkana<sup>6</sup>, on connaît aujourd'hui avec une relative précision la quantité, la répartition, l'origine et la situation sociale des non-Blancs installés dans le royaume de France dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces enquêtes qui envisagent la question sous l'angle du portrait collectif d'une minorité, s'ajoutent aux recherches précédemment menées sur la vision du Noir par les élites savantes du siècle des Lumières, recherches qui tendent à mettre en évidence l'apparition d'un racisme intellectuel, ou tout du moins d'une pensée anthropologique fondée sur l'inégalité des races<sup>7</sup>.

Les pages qui suivent, si elles prennent bien également pour cadre chronologique l'Ancien Régime (essentiellement les règnes de Louis XIV et de Louis XV), entendent illustrer les travaux cités ci-dessus par une étude de type micro-historique, menée dans le champ géographique restreint d'une région, le Haut-Poitou. Les sources de cette enquête sont limitées aux registres paroissiaux dans lesquels ont été repérées de manière plus ou moins hasardeuse des mentions de personnes de couleur. La réflexion s'articule essentiellement autour de l'expérience sociale des individus identifiés, à partir toutefois d'un échantillon trop limité et d'une documentation trop lacunaire pour permettre autre chose qu'une démarche de type indiciaire. Il n'empêche que, rapportées aux données rassemblées par les travaux de portée plus ample, les études de cas poitevines offrent d'intéressantes considérations sur la manière de nommer les Noirs, sur leur statut

---

3. Sur les controverses en France autour de la traite négrière et de l'esclavage, lire VERGES, Françoise, *La Mémoire enchaînée. Questions sur l'esclavage*, Paris, Albin Michel, 2006.

4. NOËL, Erick, *Être noir en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Tallandier, 2006.

5. BOULLE, Pierre H., *Race et esclavage dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 2007 (spécialement le chapitre 9 « Les Non-Blancs en France d'après le recensement de 1777 », p. 168-198).

6. KOUFINKANA, Marcel, *Les Esclaves noirs en France sous l'Ancien Régime (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2008. Ajoutons à ces références les travaux de PEABODY, Sue, *"There Are No Slaves in France" : The Political Culture of Race and Slavery in the Ancien Régime*, New York, Oxford University Press, 1996.

7. Signalons sur ces thématiques les ouvrages de COHEN, William B., *Français et Africains : les Noirs dans le regard des Blancs*, Paris, Gallimard, 1981, ou de PLUCHON, Pierre, *Nègres et Juifs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le racisme au siècle des Lumières*, Paris, Tallandier, 1984. L'un des rares écrits traduits en français de l'historien américain Tyler STOVALL comporte aussi une première partie sur « la naissance du racisme en France » (« Universalisme, différence et invisibilité : essai sur la notion de race dans l'histoire de la France contemporaine », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 96-97, 2005, p. 63-90). Voir aussi JAHAN, Sébastien, *Le Corps des Lumières. Émancipation de l'individu ou nouvelles servitudes*, Paris, Belin, 2006, p. 78-84.

social et juridique, ou encore sur la relativité du processus d'émancipation vis-à-vis de leur passé d'esclaves.

### Une présence exceptionnelle mais continue en Poitou rural

La première surprise vient de la présence même de Noirs en Poitou au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les travaux réalisés sur l'ensemble du royaume à partir des archives de la police des Noirs à la fin des années 1770 aboutissent à une évaluation d'environ 4 000 ou 5 000 « Non-Blancs » en France métropolitaine. Cela représente un pourcentage infime si on le ramène aux 28 millions d'habitants que compte alors le royaume<sup>8</sup>. Leur répartition est, en outre, extrêmement inégale et polarisée. La plupart des Noirs (peut-être 3 000 ou 3 500) vivaient, en effet, dans la capitale. Les autres se rencontraient dans les principaux ports de la traite, comme Nantes (700 cas environ), Bordeaux (438 individus en 1777), La Rochelle (66) ou encore Marseille (41). Ailleurs, et spécialement au fur et à mesure que l'on s'éloigne du littoral, la présence des gens de couleur est un phénomène rarissime. Le recensement de 1777<sup>9</sup> étudié par Erick Noël et Pierre H. Boule donne pour l'ensemble du Poitou six noms, dont trois en Bas-Poitou (à proximité des côtes) et deux dans l'actuel département de la Vienne (à Nesdes et à Arçay près de Loudun). Un dernier individu habitait le lieu non identifié de « Nauzé près de Poitiers » qui pourrait correspondre à une des deux paroisses portant le nom de Mauzé, actuellement dans les Deux-Sèvres. Les deux ou trois cas recensés dans le Poitou intérieur sont tous ruraux. Le nombre est dérisoire mais il témoigne cependant du fait que quelques communautés de paysans poitevins, des hommes et des femmes qui n'ont très probablement jamais vu la mer, ont eu en revanche l'occasion de faire cette rencontre avec une personne originaire d'Afrique ou ayant vécu l'expérience de l'esclavage dans les îles à sucre. Cette expérience a pu se produire ailleurs et beaucoup plus tôt. C'est ce que notre propre enquête démontre d'abord. Elle ajoute à la liste établie à partir du recensement de 1777 quatre nouveaux exemples glanés dans les registres paroissiaux<sup>10</sup>. Quoique maigre, l'échantillon n'en permet pas moins de formuler trois remarques préliminaires. En premier lieu, on observe qu'en Poitou, la présence noire est antérieure de plus de huit décennies à l'enquête de 1777, puisque la première mention remonte à 1694. Par ailleurs, cette présence est toujours aussi nettement rurale (à l'exception d'un cas concernant la ville de Châtellerauld), ce qui contraste

---

8. C'est par exemple bien moins qu'en Grande-Bretagne où vivent alors environ 15 000 Noirs pour une population deux fois moins importante.

9. Par ordonnance du 16 avril 1777, la monarchie, inquiète de « la trop grande quantité de Nègres dans ses Etats et spécialement dans sa capitale » et dans l'optique d'en limiter la présence, demandait aux intendants de dénombrer les Noirs ou Mulâtres installés à Paris et dans le ressort de son Parlement. Les résultats de cette enquête, ainsi que des données provenant du territoire d'autres cours souveraines, sont consultables aux Archives Nationales sous les cotes COL.F<sup>1</sup>B3-4, F<sup>5</sup>B53, Z1<sup>D</sup>139.

10. Voir les actes transcrits en annexe.

avec la situation observée sur le littoral. Enfin, elle implique trois hommes pour une seule femme, une proportion conforme aux statistiques nationales (plus de 71 % d'hommes dans les années 1770)<sup>11</sup>.

### Des « nègres » d'origines variées

Nous allons commencer notre étude par un examen de la manière dont sont désignés les Noirs dans ces registres de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les quatre cas présents sont tous identifiés par le mot « nègre » (ou « négresse »). Ce terme est arrivé dans la langue française au XVI<sup>e</sup> siècle par l'intermédiaire de l'espagnol ou du portugais « negro » qui signifie donc « noir ». Une telle appellation est néanmoins équivoque, ainsi que le suggèrent les définitions tirées du Dictionnaire de Trévoux, dans son édition de 1771. Le mot « nègre » désigne tout d'abord un « Peuple », un « habitant » ou une personne « originaire de la Nigritie ». Mais il « se dit aussi de ces esclaves noirs, qu'on tire de la côte d'Afrique, & qu'on vend dans les îles de l'Amérique pour la culture du pays, & dans la Terre ferme pour travailler aux mines, aux sucreries, etc. ». Un paragraphe étymologique, tiré du même article, confirme ensuite la confusion entre le peuple noir et les esclaves :

« Nous avons emprunté ce mot des Portugais, qui disent Negro, Noir, & appellent de ce nom tous les peuples de cette couleur, qui habitent la Nigritie, la haute & la basse Guinée, l'Abissinie & les autres pays voisins. C'est improprement qu'on appelle pays des Nègres, le pays qui est des deux côtés du Niger, dont le vrai nom est la Nigritie. Ce nom convient généralement à tous les pays qui sont habités par des peuples noirs, & le mot Nègre ne vient pas de Niger, nom du fleuve, mais des Portugais qui ont les premiers découvert les côtes occidentales de l'Afrique, & transporté les Habitants, comme autant d'esclaves, pour les employer, soit en Europe, soit ailleurs, à tous les travaux serviles. Ainsi, sous le nom de Nègres, on comprend, comme autant d'espèces, toutes ces nations malheureuses, qui à la honte du genre humain, entrent dans le nombre des marchandises dont on trafique<sup>12</sup>. »

La même confusion se retrouve dans d'autres ouvrages lexicologiques comme le Dictionnaire critique de la langue française de Jean François Féraud<sup>13</sup>, lequel constate qu'on appelle « Nègres » les peuples de l'Afrique « qui sont du côté de l'Océan », pour les distinguer des Mores qui vivent « du côté de la Méditerranée » et que le terme désigne « surtout ceux qu'on transporte dans les Colonies Européennes, et qui y vivent comme esclaves ».

Cette relative indistinction entre les populations noires d'Afrique et les esclaves tend à accréditer la thèse, défendue par les esclavagistes de l'époque, d'une sorte de vocation des Noirs à la condition servile. Et c'est cet amalgame linguistique qui explique que rapidement le terme de

11. NOËL, Erick, *Être noir...*, op. cit., p. 109.

12. *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé dictionnaire de Trévoux*, Paris, Compagnie des libraires associés, 6<sup>e</sup> édition, 1771, t. VI, p. 169.

13. FÉRAUD, Jean-François, *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, Mossy, 1787, t. II, p. 723b.

« nègre » ait pris une tournure aussi radicalement péjorative, jusqu'à se transformer en injure raciste aujourd'hui. Dès le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment dans le langage administratif, les vocables « Noirs », voire « Gens de couleur », tendent d'ailleurs à le remplacer. Mais la distinction entre les peuples de l'Afrique subsaharienne et les esclaves n'éteint pas pour autant le racisme, probablement né dans le milieu des colons et des planteurs et largement répercuté par une bonne partie des élites intellectuelles du XVIII<sup>e</sup> siècle : le Noir, qu'il soit esclave ou non, est désormais marqué du sceau des préjugés et des stéréotypes qui font la part belle à la paresse, au libertinage, à l'ignorance ou à l'incapacité d'innover<sup>14</sup>.

Dans le contexte d'un premier XVIII<sup>e</sup> siècle poitevin, il est donc douteux que le mot « nègre » ait été utilisé de manière dépréciative par les rédacteurs des actes. Le fait que Pierre Hibou, à Pleumartin, ait signé son acte de mariage « Pierre nègre américain » montre que le terme n'était pas désavoué par les intéressés eux-mêmes. Ajoutons enfin que le curé de Vicq parle de « naigre de nation ». Or, selon le Dictionnaire de l'Académie publié en 1694, le terme de Nation désigne alors « tous les habitants d'un mesme Estat, d'un mesme pays, qui vivent sous les mesmes lois et usent de mesme langage, etc.<sup>15</sup> », l'édition de 1762 précisant même que ce mot peut concerner des personnes habitant un même pays mais « sujets de differens Princes », comme les Italiens par exemple<sup>16</sup>. Ainsi, l'utilisation du mot Nègre est-elle a priori aussi neutre à l'époque que si l'on parlait d'une quelconque population européenne, mal identifiée par ses contours étatiques, mais définissable par des traits culturels perçus comme communs.

Si le terme semble donc renvoyer d'abord à une origine africaine, il n'en reste pas moins qu'il traduit toutefois aussi immanquablement, dans les quatre cas relevés, la deuxième réalité sémantique qui lui est attachée à l'époque, dans la mesure où chacun de ces individus semble bien avoir un lien avec l'esclavage. C'est ce que suggèrent les précisions apportées par les registres sur la provenance géographique antérieure des Noirs, connue pour trois d'entre eux. Deux sont ainsi originaires du Nouveau Monde : il s'agit de Pierre Hibou, simplement qualifié de « nègre américain » à son mariage, et de Louise Thisbé qui a été « conduite de l'Amérique ». Thomas Ismaël, en revanche, vient des Indes Orientales, localisation au demeurant fort vague qui peut désigner aussi bien les îles françaises de l'Océan indien (Île Bourbon et Ile de France) où prospéraient des plantations esclavagistes, que les comptoirs de l'Inde que certains considéraient comme également

---

14. Sur les visions françaises de l'Africain, lire, outre COHEN, William B., *Français et Africains...*, op. cit., RUSCIO, Alain, *Le Credo de l'homme blanc*, Bruxelles, Complexe, 2002, p. 62-76 et BOILLEY, Pierre, « Les visions françaises de l'Afrique et des Africains » dans BA KONARÉ, Adama, *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, Paris, La Découverte, 2009, p. 113-123.

15. *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, veuve Coignard, 1<sup>re</sup> édition, 1694, t. II, p. 110.

16. *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, veuve Brunet, 1762, t. II, p. 197.

peuplés de « nègres »<sup>17</sup>. On retrouve là, plus ou moins, la tendance des statistiques nationales : sur 995 cas connus, 533, soit 53 %, seraient issus des colonies américaines pour 308 qui viendraient directement de l'Afrique (31 %) et seulement 76 des Indes orientales (8 %)<sup>18</sup>.

### Des positions sociales dépendantes

Se pose dès lors, à ce stade de l'enquête, la question des raisons qui ont amené ces habitants de contrées tropicales au cœur de la province poitevine. Examinons chaque cas séparément. Baptisé à Charroux en 1732, Thomas Ismaël est un jeune homme qui accompagnait le régiment de cavalerie irlandais de Nugent, en quartier dans cette paroisse. Il n'est donc apparemment que de passage. Son acte de baptême précise que la cérémonie s'est déroulée « en présence de tous les cavaliers de la compagnie » et qu'il avait été préparé à recevoir le sacrement par l'aumônier du régiment, un religieux récollet nommé André de Nugent, probablement proche parent de l'officier commandant la troupe. De ce qu'étaient les fonctions de Thomas Ismaël au sein du régiment, l'acte ne nous dit rien. Il n'était probablement pas un militaire combattant mais bien plutôt un serviteur de quelque gradé ou, plus vraisemblablement, un soldat d'apparat, l'un de ces musiciens, timbaliers ou tambours, que l'on choisissait parfois, dans les armées françaises de cette époque, parmi les hommes de couleur<sup>19</sup>. On ne sait pas en quelles circonstances Thomas Ismaël fut recruté mais il n'est pas impossible qu'il ait rejoint le régiment de Nugent lors d'une de ses campagnes dans l'Océan Indien<sup>20</sup>.

Le parcours de Louise Thisbé semble plus limpide. Comme nous l'apprend son acte de baptême, elle a été ramenée de l'Amérique par « feu M Louis Bottereau, habitant de la dite isle ». « Ladite île » n'ayant pas été citée auparavant, on en déduit qu'il s'agit de Saint-Domingue où l'on sait que Louis Bottereau a vécu et s'est marié. Né en 1709 à Châtellerault, ce colon y est revenu à une date indéterminée pour y mourir, le 10 juillet 1755<sup>21</sup>, un peu plus d'un an avant le baptême de Louise Thisbé. Les deux derniers exemples, enfin, nous amènent dans le cercle et dans les possessions de la puissante famille des Ysoré d'Hervault. Georges, « nègre de nation », décédé à Vicq-sur-Gartempe en 1694 est, en effet, qualifié de « domestique

17. NOËL, Erick, *Être noir...*, *op. cit.*, p. 20.

18. *Ibidem*, p. 101-102.

19. Tout spécialement dans la cavalerie où des timbaliers noirs, juchés sur des montures blanches, sont attestés dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (*Ibid.*, p. 130-132).

20. Sur les membres de la famille jacobite irlandaise de Nugent, officiers de cavalerie au service du roi de France, voir HAYES, Richard, « Biographical dictionary of Irishmen in France », *Studies : An Irish Quarterly Review*, vol. 34, n° 133, mars 1945, p. 106-118.

21. « Le dix<sup>e</sup> jour de juillet mil sept cent cinquante cinq a été inhumé dans notre église le corps de sieur Louis Botereau, âgé d'environ quarante sept ans, habitant de lisle St Domaingue, quartier de Lartibonnette, décédé du jour précédent dans la maison du sr Louis Botereau, son père, négociant [...] » (Registres paroissiaux de Châtellerault, paroisse Saint-Jacques, collection communale, sépultures 1747-1758).

à Boisgarnault », un château qui appartenait à Georges Ysoré d'Hervault, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ce Georges Ysoré, décédé dans son domaine de Boisgarnault le 7 novembre 1692, était également capitaine de vaisseaux du roi. Il est du coup fort vraisemblable que c'est cet officier de marine qui a ramené le dénommé Georges des Îles pour en faire son serviteur. Quant à Pierre, marié en 1733 à Pleumartin, on remarque que son acte de mariage est signé par le marquis de Pleumartin et par plusieurs membres de sa famille. Or, à cette date, le marquis de Pleumartin s'appelait Marie Victor Nicolas Ysoré et portait la titulature bien fournie de « chevalier, seigneur marquis d'Hervault, Pleumartin, La Roche-Pozay, Andilly, Le Marais, Jeu, Forge, Boisgarnault et autres places ». Âgé d'environ quatorze ans en 1733, Nicolas Ysoré d'Hervault n'était pas marin mais sa proche parenté avec le Georges Ysoré cité précédemment laisse supposer que le Noir Pierre est aussi arrivé d'Amérique du fait de ce lien ancien entre le lignage d'aristocrates poitevins et l'Outre-Mer<sup>22</sup>. On ne sait toutefois pas s'il est né en France d'un Noir ramené par Georges Ysoré ou si sa présence s'explique par des contacts ultérieurs.

Pour récapituler, nous avons donc un homme de troupe, – probablement un timbalier –, et trois personnes qui évoluent dans la familiarité restreinte de nobles ou de commerçants liés aux colonies. Ces dernières sont certainement toutes des domestiques, ce qui correspond d'ailleurs à la situation professionnelle la plus fréquente des Noirs résidant en France au XVIII<sup>e</sup> siècle (68 % des cas contre 29 % d'artisans)<sup>23</sup>. S'agissait-il d'esclaves ? En théorie, cela est impossible du fait des dispositions légales coutumières qui interdisaient l'esclavage sur le territoire de la métropole et obligeaient quiconque débarquait en France avec son esclave à le faire affranchir. En pratique, cependant, le nombre croissant d'esclaves ramenés des colonies à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle incita le pouvoir à assouplir la législation. Un édit d'octobre 1716 autorisa ainsi les maîtres à entrer dans le royaume avec des esclaves pour leur faire apprendre un métier ou recevoir une instruction religieuse. L'autre condition à remplir était de les déclarer dans les huit jours au tribunal de l'Amirauté dont dépendait le port de débarquement, faute de quoi l'esclave pouvait réclamer sa libération. En 1738, une déclaration royale vint limiter la durée du séjour à trois ans et sanctionner l'absence de déclaration dans les délais, non plus par l'émancipation de l'esclave mais par son renvoi aux colonies<sup>24</sup>. Il reste que ces textes, n'ayant jamais été enregistrés par les parlements, laissaient une relative marge de manoeuvre aux esclaves bien informés : un certain nombre d'entre eux

22. Marie Victor Nicolas Ysoré (1719-1757) fut « capitaine de la mestre de camp cavalerie » et son père, Nicolas Ysoré, (mort en 1726) ne semble pas avoir prolongé la tradition navale de l'aïeul, Georges Ysoré (1664-1692). Sur cette famille voir BEAUCHET-FILLEAU, Henri, Paul et Joseph, *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, seconde édition, tome V, Fontenay-le-Comte, 1965, p. 164-165 ainsi que WOELMONT de BRUMAGNE, *Notices généalogiques*, 1<sup>ère</sup> série, Paris, 1923, p. 884-886.

23. NOËL, Erick, *Être noir...*, *op. cit.*, p. 115.

24. BOULLE, Pierre H., *Race et esclavage...*, *op. cit.*, p. 89.



purent obtenir leur affranchissement en justice en tirant parti de ce flou juridique.

Dans les cas qui nous intéressent, il est quasiment certain que deux des quatre Noirs ne sont pas des esclaves, même clandestins. Pour le militaire, cela semble aller de soi : il serait peu conséquent d'imaginer qu'un homme au service du roi de France puisse être, dans le même temps et en contradiction avec les lois du royaume, la propriété d'un particulier. Il en va de même pour Pierre puisque, selon les termes de l'édit de 1716<sup>25</sup>, son mariage suppose, si ce n'était déjà fait, son émancipation. S'agissant de Georges et de Louise Thisbé, en revanche, rien ne nous assure que ces serviteurs recevaient bien leurs gages et qu'ils n'aient pas vécu dans un état de servitude plus ou moins clandestin. Mais qu'ils fussent libres ou pas, il reste que ces hommes et cette femme sont demeurés dans une dépendance extrême vis-à-vis des Blancs pour le compte desquels ils travaillaient. Leur seul réseau de relation, leur seule « famille » pourrait-on dire, était soit la communauté militaire, soit la maisonnée et l'entourage de ceux qui les ont ramenés d'au-delà des mers.

### **Insertion et autonomie**

Quoiqu'encore largement tributaires d'un passé personnel ou familial servile, tous ont pourtant sans nul doute gagné en autonomie en quittant le contexte colonial pour la métropole. Du moins certains indices nous amènent-ils à le penser. En premier lieu, deux d'entre eux reçurent le baptême en France. On sait que le Code Noir (article 2) prévoyait ce sacrement pour les esclaves et il apparaît d'ailleurs que son administration fut assez souvent leur seule participation aux rituels de l'Église<sup>26</sup>. Néanmoins, le cas de Louise Thisbé, arrivée des Îles sans avoir été baptisée, démontre aussi que ce minimum n'était même pas toujours assuré au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sans doute le baptême aura-t-il été beaucoup moins important pour elle que son affranchissement, si tant est qu'elle en ait bénéficié un jour. Par ailleurs, dans son cas il se fait à l'initiative des maîtres et ne lui accorde donc guère d'autres protections ni d'autres horizons sociaux que ceux dont elle était déjà pourvue. C'est du moins ce que laisse apparaître le choix du parrain et de la marraine : Louis Bottereau (1678-1762) est un négociant de Châtellerault et le père de celui qui a ramené Louise Thisbé de Saint-Domingue ; Louise Bottereau (1702-1774), épouse de Daniel Antoine Creuzé de Lesmé, entreposeur des tabacs, n'est autre que la soeur de ce dernier. Le même type de remarque vaut pour Thomas Ismaël, assisté pour la cérémonie d'un cavalier du régiment de Nugent, un Irlandais nommé Patrice Begg, ou pour le Georges décédé en 1694 dont il y a tout lieu de penser qu'il était le filleul de son maître, Georges Ysoré d'Hervault. Cela dit, tout en

25. Article VII (*Ibidem*, p. 88-89).

26. RÉGENT, Frédéric, *La France et ses esclaves. De la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, Paris, Grasset, 2007, p. 148-153.

concrétisant et en renforçant ces liens de dépendance, le baptême consacre l'existence civile de ces Noirs, qui pourront du coup se marier, être inhumés en terre chrétienne, etc. Il leur reconnaît aussi une identité, équivalente à celle des Blancs, en leur attribuant un prénom catholique et un patronyme. Ce dernier n'apparaît toutefois pas toujours ou semble fluctuant. Georges, par exemple, n'en est pas doté. Le cavalier porte celui, ambigu, d'Ismaël, un nom biblique qui pourrait témoigner d'une influence arabo-islamique<sup>27</sup>. Louise, baptisée à Châtellerauld, est appelée Thisbé, un nom qui lui a évidemment été donné aux Antilles, la mythologie grecque et romaine servant très souvent de répertoire onomastique pour les esclaves des plantations. Quant au marié de Pleumartin, son nom de famille, : – Hibou ou Hibeau –, n'apparaît que dans les actes postérieurs à son union et fait référence soit à l'oiseau de nuit, soit plus vraisemblablement au peuple ibo (ou igbo) qui vivait à l'est du bas Niger (Nigeria actuel) et subit, à partir des années 1650, les conséquences de la traite négrière<sup>28</sup>.

C'est d'ailleurs sûrement ce Pierre Hibeau/Hibou qui, des quatre individus étudiés ici, aura pu le plus profiter d'espaces et d'autonomie d'action. Et ce, pour deux raisons : la première est que, contrairement aux trois autres, il savait écrire ; la seconde est qu'il se maria à une Blanche, Louise Belangeard<sup>29</sup>, une alliance qui lui apporta sans doute d'autres opportunités relationnelles. Il faut toutefois s'empresse de relativiser cette ouverture. Le père de Louise, André Belangeard, décédé en 1714, était apparemment un agent ou un serviteur des Ysoré de Pleumartin, si l'on en juge par les parrains et marraines qu'il donna à ses enfants (« l'homme d'affaires » du marquis en 1712, la femme du procureur de cour du marquisat, en 1708). Il est du coup vraisemblable que ce mariage qui répondrait de nos jours à la définition de l'union mixte<sup>30</sup> soit en fait, selon les normes en vigueur à l'époque, une alliance tout ce qu'il y a de plus endogame entre employés du château. Pierre Hibeau restait donc dans son milieu d'origine. Mais ce mariage montre néanmoins que les critères raciaux semblent encore assez peu opérants dans cette France métropolitaine de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, bien moins essentiels en tout cas pour conclure un mariage que l'appartenance religieuse ou le rang social.

---

27. Ismaël, fils d'Abraham est un prophète important de l'Islam, considéré comme l'ancêtre mythique des Qurayshites, et généralement du peuple arabe. Or, la présence de commerçants arabes ou africains islamisés sur les rives de l'Océan Indien remonte à une époque très ancienne. Thomas Ismael pourrait faire partie de ce groupe et avoir ajouté le prénom chrétien Thomas à son nom musulman Isma'il.

28. THOMAS, Hugh, *The Slave Trade. The Story of the Atlantic Slave Trade : 1440-1870*, New York, Simon and Schuster, 1997, p. 362-364.

29. Appelée par erreur « Deslandes » à son mariage ; il s'agit en fait du patronyme de sa mère.

30. Voir JAHAN, Sébastien, « Le mariage mixte en Poitou au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 113, 2006, n° 1, p. 53-70.



Au terme de ce parcours rapide, on regrettera de n'avoir pas pu examiner de cas postérieurs à la guerre de Sept Ans. Cette période marque en effet un tournant clairement discriminatoire dans l'approche par les pouvoirs publics de la question des Noirs résidant en France. Une évolution particulièrement nette avec la législation promulguée sous le règne de Louis XVI : signée le 9 août 1777, la « Déclaration du roi pour la police des Noirs » interdisait à quiconque de faire entrer dans le royaume « aucun Noir, mulâtre ou autres gens de couleur à peine de 3000 livres d'amende ». L'année suivante, le 5 avril 1778, un arrêt du Conseil d'Etat prohibait les mariages entre « Blancs de l'un et l'autre sexe » et « Noirs, mulâtres ou gens de couleur<sup>31</sup> ». Ces textes furent, eux aussi, assez mal appliqués mais ils traduisaient des craintes nouvelles face à la préservation de la pureté du sang français, en même temps qu'un souci policier : éviter que des Noirs, instruits en métropole et libres de leurs mouvements, ne reviennent aux îles pour y semer la subversion parmi leurs frères enchaînés.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le Poitou des campagnes et des petites villes, l'expérience sociale du Noir est toutefois sans doute moins celle du racisme que celle de l'isolement et de la dépendance. Le Noir reste clairement dans une sorte de périphérie de l'univers colonial, paradoxalement attaché aux familles ou aux groupes qui l'en ont extrait. Il est surtout incroyablement seul, coupé non seulement de ses racines, mais aussi séparé d'autres personnes qui eussent pu avoir une expérience comparable à la sienne. Cette présence exceptionnelle et clairsemée détermine aussi certainement le regard d'un environnement exclusivement blanc qui, s'il n'était pas forcément hostile, gardait sans aucun doute quelque chose d'oppressant. Combien de fois Pierre Hibou ou Louise Thisbé ont-ils entendu la phrase qui blessait l'oreille de Frantz Fanon : « Regarde ! Un nègre ! » ? Lors du baptême de Thomas Ismaël, François Dalouhe, le curé de Charroux, rapporte qu'une « foule de peuple » assista à la cérémonie, signe que cette présence du Noir dans les campagnes françaises faisait elle-même événement, le maintenant malgré tout dans une position inconfortable d'objet permanent de curiosité.

---

31. BOULLE, Pierre H., *Race et esclavage...*, op. cit., p. 92-101.

### **Annexes – transcriptions des actes étudiés**

Sépulture de Georges – Vicq-sur-Gartempe, 8 octobre 1694 (Mairie de Vicq-sur-Gartempe, registre paroissial 1685-1696)

« Le huitième jour d'octobre 1694 a esté inhumé dans le cimetière le corps de Georges, naigre de nation, âgé de quinze ans ou environ, domestique à Boisgarnault, présens Julien Piqueux, laboureur, et Louis Bonnet, tisserand, qui ne scavent signer. C. Robinet, prieur curé »

Baptême de Thomas Ismaël – Charroux, 6 juillet 1732 (Mairie de Charroux, registre paroissial 1726-1733)

« Le sixième jour de juillet mil sept cent trente deux, jay baptisé en observant toutes les cérémonies prescrites par leglise Thomas Ismael jeune homme nègre âgé d'environ trente ans originaire des indes orientales, le nouveau chrétien a été instruit et préparé au bateme par le R P André de Nugent recollet aumonier du regiment de Nugent cavalerie irlandaise. Son parrein et sa marreine ont été M. Patrice Beck cavalier du regiment de Nugent irlandais et Me Elisabeth Gallot épouse de M. Jampons. La ceremonie sest faite en presence de tous les cavaliers de la compe qui est icy en quartier et dune foule de peuple. Signatures : Père André de Nugent, recollet et aumonier dudit regiment, Patrice Begg, François Dalouhe, curé de Charroux »

Mariage de Pierre et de Louise Deslandes – Pleumartin, 17 février 1733 (Mairie de Pleumartin, registre paroissial 1728-1740)

« Le 17e février 1733 ont esté espousés dans leglise de Pleumartin & ce après avoir observé préalablement & canoniquement les cérémonies requises par le Concile de Trente, Pierre, nègre américain, & Louise Deslandes, en présence des témoins sousignés.

Signatures : pierre nègre américain, La marquise de Pleumartin, Le marquis de Pleumartin, Elisabeth de Pleumartin, Françoise de La Roche Posay, Le chevalier de Voulon, Le marquis de la Roche Posay, Anne d'Hervault, Cahil, vicaire »

Baptême de Louise Thisbé – Châtellerault (Saint-Jacques), 14 août 1756 (Archives départementales de la Vienne, 9E79/5, 1752-1757)

[en marge « Louise Tisbé, negresse »]

« Le quatorze aoust 1756, nous curé soussigné avons administré le saint batême à une fille nègre agée d'environ vingt six ans, laquelle a été conduite de lamerique en cette ville par feu M. Louis Botereau habitant de laditte isle, lequel dans son vivant nous a déclaré qu'elle n'avoit été baptizée, et ont été parain et maraine M. Louis Botereau, negotiant et dame Louise Botereau épouse de M. Creuzé de Lémé, lesquels l'ont nommée Louise Thisbé et se sont avec nous soussignés. Louis Botereau, Louise Botereau, J. Guéritault, curé de St Jacques »

## RÉSUMÉ

**Sur le territoire de la France métropolitaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'esclavage était interdit et les quelques Noirs qui y vivaient étaient donc théoriquement des sujets libres. L'étude de quatre cas de gens de couleur installés en Poitou à cette époque montre cependant que ces populations restaient, du fait de leur isolement et de leur passé servile, dans une situation de forte dépendance.**

## ABSTRACT

*During the 18th century, slavery was forbidden in metropolitan France. The few Black People who were living there were consequently and theoretically free subjects. Through the analysis of four cases of Black People settled in Poitou, this article shows that those populations, as a result of their isolation and past as slaves, stayed in a situation of great dependence.*